

1
LA MAIN DE GODINN

Ce fut d'abord une période heureuse pour le royaume, pour ma famille, pour moi-même. Le roi Harald avait connu de graves problèmes de santé pendant que nous étions aux enfers ; sa mort avait été plusieurs fois annoncée, puis démentie. Il était resté des mois au lit, fiévreux, perclus de rhumatismes et de douleurs variées. Et puis, à l'approche de l'été 1067, il avait retrouvé des forces. Il se remit bientôt à gueuletonner, à chasser, à courir le guilledou. Le peuple cria au miracle, des messes furent données dans la grande église d'Updala, en remerciement de la providentielle guérison.

Lorsque mes compagnons et moi remontâmes des enfers, en décembre de la même année, c'était le plein hiver. Il n'était pas question d'entreprendre tout de suite le voyage jusqu'à la capitale, car le prince Sven, habitué aux chaleurs infernales, fragile comme un oisillon, ne l'aurait pas supporté. Dès lors, Harald dut attendre avril pour revoir le fils qu'il avait sacrifié jadis aux intérêts du royaume.

Sous la terre, Sven avait connu une vie de reclus, ne voyant personne que sa mère adoptive, Mamafidjar, qui le maintenait dans l'enfance. Après trente et une années

passées dans la tour Fidjar, prisonnier de l'amour monstrueux de la reine des enfers (elle le battait), le prince Sven était un être craintif, inculte, mentalement mutilé.

Nous avions mis l'hiver à profit pour l'éduquer quelque peu. Étoffer son vocabulaire, lui apprendre les bonnes manières, la propreté… tout cela avait été fait avec une infinie patience par ma mère, le demi-troll Dizir, ma fiancée Sigrid, ma sœur Ingë… Je lui avais montré comment manier une épée et se tenir sur une selle, mon père lui avait enseigné les rudiments de l'écriture… En somme, nous avions commencé à faire du prince un homme civilisé.

Les progrès étaient spectaculaires, j'ose le dire, même s'il restait un long chemin à parcourir. Sven demeurait maladroit, bredouillant, et les conversations un peu compliquées lui passaient au-dessus de la tête. De surcroît, il lui arrivait souvent de bouder ou de pleurer pour des broutilles.

Dans ces conditions, j'appréhendais fort les retrouvailles entre le père et le fils. Harald attendait un héritier, un successeur digne de ce nom – quelle serait sa réaction devant un personnage tel que Sven ?

La rencontre eut lieu dans la chambre du roi, en présence de plusieurs seigneurs, dont notre ami Ghizur Loup-Blanc. Elle se passa bien. Je pense que Harald ne s'était bercé d'aucune illusion. Il parut même étonné de voir Sven se tenir convenablement et répondre à ses questions dans un fizzlandais correct, quoique élémentaire.

– Vous avez fait du beau travail, Bjorn, me félicita-t-il, comme s'il était au courant de nos efforts pour éduquer le prince.

Sept jours plus tard, dans la Salle des cérémonies de la maison royale, Harald présenta son fils au royaume. Tout

ce que le Fizzland comptait de grands seigneurs et de nobles dames se trouvait réuni pour l'occasion. Mes parents étaient là, vêtus de leurs plus beaux habits, ainsi que le demi-troll Dizir et Lala, la sœur de ma fiancée.

Sigrid, en robe de velours, et Svartog, dans un sarrau de soie noire brodé, se tenaient avec moi au premier rang.

Le roi conta devant tous la naissance de son fils aîné, comment il l'offrit à Mamafidjar, reine des enfers, en échange d'une rente annuelle en or et en pierreries.

– Sans ces richesses, qui me servirent à lever des troupes, notre royaume serait aujourd'hui aux mains des envahisseurs, déclara Harald. Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour le bien de notre peuple, en surmontant l'horreur que j'éprouvais naturellement. Jeter mon enfantelet dans la Grande Bouche fut l'acte le plus terrible qu'il m'ait été donné d'accomplir.

– Es-tu certain, ô Harald, que cet homme est ton fils, celui-là même que tu abandonnas autrefois dans les enfers ? s'enquit Ghizur Loup-Blanc en désignant Sven.

Sur un signe du roi, Sven ôta sa tunique, découvrant son maigre torse aux yeux de l'assistance. Le roi indiqua une tache de naissance, dont la forme évoquait vaguement celle d'une main, placée sous le mamelon gauche. Les membres du Conseil des sages, Ghizur en tête, et d'autres hauts personnages vinrent observer le curieux dessin. Ensuite le roi souleva sa propre tunique, et les mêmes personnages purent voir une tache semblable sur le torse royal. Elle était un peu plus grande et positionnée carrément sur le mamelon, mais la ressemblance ne faisait pas de doute.

Ce symbole divin, appelé « main de Godinn », est la marque des rois fizzlandais. Depuis Igmund I^er^, fondateur

de notre dynastie, tous l'avaient porté sur l'une ou l'autre partie du corps.

L'examen comparatif des taches s'était fait sous la surveillance des hommes de la horde royale, qui maintenant invitaient les dignitaires à regagner leur place. Harald, d'excellente humeur, se rajusta avec le sourire.

Il attendit le silence pour ordonner à tous de s'agenouiller devant Sven, le prince revenu des enfers. Nous nous exécutâmes dans un grand bruissement d'étoffes. Le prince reçut cet hommage d'un air quelque peu inquiet. Il me chercha dans la foule et je lui souris, ce qui l'aida à reprendre contenance. Depuis que je l'avais sauvé des griffes de Mamafidjar, il existait entre nous une relation particulière. Sven me vouait une admiration et une confiance sans bornes et, de mon côté, j'éprouvais à son égard des sentiments quasi paternels.

L'ombre du prince Dar planait sur cette cérémonie. Lorsque nous nous fûmes relevés, un homme demanda la parole. Il se nommait Bardi le Borgne et possédait une réputation de bravoure. Harald le tenait en grande estime.

– J'ai une question à poser, ô notre roi, dit Bardi.

– Parle, mon ami, fit Harald avec bonhomie.

– Quand le prince Dar sera là. Je veux dire, quand il reviendra de son… de son voyage mystérieux. Que se passera-t-il ?

Dar avait disparu depuis des mois, et personne, hormis mes proches et moi-même, ne savait ce qu'il était advenu de lui.

– Tu veux parler de ma succession, n'est-ce pas ? dit Harald.

Bardi hocha la tête.

– Sven est l'aîné, il est l'héritier légitime. Je m'étonne que tu puisses avoir le moindre doute à ce sujet, Bardi fils de Gaut.

– Il montera sur le trône, alors…

– Évidemment ! s'agaça le roi.

Des murmures se firent entendre, preuve que Bardi avait mis le doigt sur une question sensible.

Tous les regards se portèrent sur Sven. « Il n'est pas bien fier, notre futur souverain ! » devaient penser la majorité des personnes présentes.

– Ne pourront-ils gouverner ensemble ? hasarda Bardi.

– Qui ça ? gronda Harald, feignant de ne pas saisir.

– Sven et le prince Dar. Cela s'est vu par le passé, chez nos voisins…

Bardi faisait allusion à Hirr et Birr, deux frères qui régnèrent sur le Ghizmark dans les années 980. Hirr, l'aîné, était simple d'esprit, et c'est le cadet, Birr, qui tint seul les rênes du pouvoir.

Implicitement, Sven venait d'être comparé au roi Hirr, un demeuré. Harald pâlit. Je crus qu'il allait laisser éclater sa colère, mais il n'en fit rien.

– Deux rois sur un trône, c'est le meilleur moyen de provoquer la perte d'un royaume, déclara-t-il en prenant place sur son haut siège.

Il promena un moment son regard d'acier sur l'assistance, puis :

– Il est temps, à présent, de récompenser ceux qui ont accompli l'impossible. Et d'abord, le jeune guerrier de quinze ans qui a conduit l'expédition glorieuse… Viens à moi, enfant chéri du destin, élu de Dieu ! Viens à moi, Bjorn fils d'Érik, le morphir !